

Après les déchaînements d'une violence insidieuse, c'est dans le calme séculaire d'un monastère que Leni Cèdre nous invite à trouver asile, malgré les guerres de religions qui déchirent le royaume. Sera-t-il possible de préserver la fragile alchimie pacifique de ces êtres voués à la prière et la contemplation ?

Leni Cèdre : *Les Voies du Seigneur*

*Les vices entrent dans la composition des vertus,
Comme les poisons entrent dans la composition des remèdes.*
François de la Rochefoucauld

C'était un monastère, ma foi, comme on en voyait beaucoup en ce temps-là. Peut-être un peu moins prospère, étant donné sa situation géographique, coincé qu'il était entre montagnes à Gavots et plaines pelées par le travail extensif des verriers durant les siècles qui avaient précédé. Mais la garrigue allait bien aux moutons et sur les drailles alentour, les moines menaient paître quelques troupeaux d'importance, sans compter qu'ils tiraient du sureau et du cade, qui abondaient sur les causses, des revenus annexes propres à faire vivre la petite communauté. Les hivers étaient rudes mais fort courts, les automnes un peu trop pluvieux. Le reste du temps, entre douceur et chaleur, on aimait bien vivre là, et compter les cigales.

On accueillait parfois les visiteurs qui se rendaient à Sauve, où l'activité économique, pourtant déjà en déclin, restait assez dynamique pour que tous ici y aient à faire au moins une fois dans l'année. Cela faisait du passage, et les frères, qui géraient la petite enclave extérieure qu'on avait dû construire pour éviter que les femmes ne soient laissées en dehors des murs à la merci de quelque gredin, rapportaient à l'occasion des anecdotes croustillantes sur le monde.

Guillaume n'était évidemment pas de ceux-là. Novice, à peine sorti de ses jeunes années, on ne le soumettait pas à la tentation de la vie laïque, réservant aux anciens et aux podagres sous la conduite du frère hôtelier le plaisir de contempler la chair blanche des dames ou d'entendre quelque saltimbanque chanter ses paillardises. Non que Guillaume en souffrît. La règle de Cluny, bien douce à vivre en ce XVI^e siècle finissant, n'avait que peu de contraintes à imposer à un jeune homme calme jouissant d'un tempérament étale et peu exigeant. Aussi sans doute aurait-il fini là tranquillement ses jours, acceptant sans révolte d'être le fils offert à Dieu par une famille de bonne noblesse déjà pourvue d'une pléthore d'aînés et de cadets, et y trouvant même des satisfactions et des joies simples. Peu enclin à l'exercice, moins encore à la passe d'armes, il avait appris à aimer le charme paisible de sa vie bucolique. Rien n'aurait dû, d'ailleurs, en rompre l'harmonie.

N'eut été la venue du roi sur ces terres pauvres et sans attrait, presque par hasard, parce que le chemin qui raccourcissait son trajet entre deux querelles de voisinage qui menaçaient de rallumer une petite guerre de religion passait devant l'abbaye, et que ce jour-là, il était fiévreux. Une douleur, certainement, lui fatiguait les jambes et le dos, et s'allonger, dormir un peu, même dans l'enclave pouilleuse d'un monastère sans éclat valait mieux que six lieues encore à chevaucher sur la caillasse, étouffé dans son pourpoint de brocard par le soleil brûlant du Midi.

Le roi, donc, s'arrêta. On envoya en avant le gros de la troupe et des courtisans, faute de place, et l'on garda les favoris et les quelques dizaines d'hommes d'armes nécessaires à la protection de Sa Majesté dans un si tranquille environnement. Cela suffit bien sûr, à déborder les moines, et l'on assista dès lors au ballet forcené et dérisoire de ceux qui tentent d'être efficaces en sachant pertinemment qu'ils n'en ont guère les moyens. On levait bien haut la robe sur les mollets pour prouver qu'on courait là à satisfaire les hôtes, on criait sur les pauvres convers et quelques tapes mâlement assénées réveillaient leur hébétude. Mais le roi n'en avait cure. Le roi, pour l'heure, dormait à poings serrés.

Tandis qu'à l'intérieur des murs, on parlait beaucoup. Certes pas tant à voix haute de peur que le prieur ne gronde d'un tel manquement à la règle. Mais pour une fois, les conversations chuchotées derrière les mains en coupe étaient aussi nombreuses chez les profès que chez les novices et les convers. Et Guillaume apprenait là bien des choses, lui qui ne savait jusque-là de la politique et de ses

arcanes que ce qu'on laissait deviner aux enfants, à vrai dire si peu... C'est que ce roi-là n'était pas comme les autres.

On le disait fort pieux, aimant les moines à la folie, à ne jamais leur refuser audience, on parlait même à demi-mot de séances pénitentes qui le laissaient épuisé et sanglant.

Mais on le disait aussi bougre, affolé tout autant de ses mignons, les pamphlets fleurissaient sur ses amours coupables. Et surtout, surtout, n'était-il pas l'ennemi des Guise, et le Cardinal de Guise n'était-il pas l'abbé de Cluny, le chef de l'ordre même auquel appartenait le monastère ? Les Guise, la Sainte Ligue, ne dénonçaient-ils pas tout autant ses faiblesses pour les hérétiques, ses négociations coupables avec les chefs protestants et le clan des Politiques qu'il ménageait jusqu'à les couvrir d'indignes faveurs ?

Quelle attitude tenir, lors même qu'il était là aux portes du monastère, entre la soumission au souverain et celle à l'ordre, entre le respect du monde et celui de Dieu ? Les chuchotis tournaient à l'orage, on grondait dans les murs, et l'impensable se produisait : on levait la voix, les échanges se faisaient disputes, les oppositions prenaient des allures de guerre intestine. Après vêpres, autour de la bolée du soir et du rôti qui l'accompagnait, on se jeta des regards hostiles. L'abbé, certainement informé par le prieur de l'ambiance détestable qui régnait depuis none au sein de son petit royaume, décida donc de s'adresser à ses ouailles.

– Frères, mes enfants, nous sommes, commença-t-il sur le ton grave et solennel qui lui était en tout temps coutumier, devant un dilemme que nous ne pouvons résoudre à l'entière satisfaction de Dieu. Si nous nous devons à notre père aux cieux avant tout, aucune rébellion contre notre père sur terre ne peut être tolérée. Aussi avons-nous décidé, et puisque Sa Majesté semble vouloir y consentir, que nous irons voir le roi pour lui dire notre désarroi devant ses errances et ses fautes. Nous le ferons avec respect, comme il convient, mais nous ne tairons pas nos inquiétudes et nos peines.

Guillaume se sentit rasséréiné par ces justes paroles. L'abbé était sage, il avait su trouver les mots pour apaiser son cœur et ses incertitudes. Souriant et satisfait, chaque chose étant à sa place, il plongeait déjà sa cuillère de bois dans la soupe d'ortie quand un bruit de tonnerre manqua de le faire s'étouffer. Levant ses grands yeux languides, il chercha du regard la source d'un tel affront au calme sacré du réfectoire.

À l'angle opposé de la pièce, à la table des profès, frère Octavius serrait encore son gros poing de charretier qu'il venait d'abattre sur le bois vernissé. Ses sourcils, à l'arc étonnement délicat dans un visage un peu fruste et grêlé d'une acné rebelle malgré son âge avancé, se fronçaient sur un regard furieux et noir qu'il n'adressait à personne en particulier. Il se leva pourtant, et gronda :

– Assez ! Assez de compromissions, de faiblesses et de ronds de jambe ! Assez ! Le diable est à notre porte, et nous devrions encore l'honorer de notre respect ? Ce n'est pas le père qui est devant nos murs, pas le mien, pas celui du royaume, c'est un imposteur et un démon, placé là par les puissances du mal pour nous faire courber la tête ! Si je dois l'approcher, c'est coutel en main, et pour percer sa panse maudite d'où vous verrez alors s'échapper les flots putréfiés des immondices avec lesquels il a été façonné !

Guillaume en resta pétrifié de terreur. Non pas tant à cause du sens même du discours du cellérier, et bien que ce fussent là des paroles qui l'auraient fait longtemps frissonner s'il avait pris la peine de s'interroger sur leur sens, mais parce que la violence de l'opposition entre membres du monastère lui paraissait aussi inconcevable que l'existence d'un agneau à trois têtes. Qu'elle s'exprimât qui plus est à haute voix, qui plus est au réfectoire, tenait à ses yeux du blasphème. Le pauvre garçon, pour qui la vie monastique était le symbole même de la paix partagée et de l'amour de Dieu et des hommes qui consacraient leur existence à Le louer, voyait ses principes élémentaires s'effondrer comme les murailles de Jéricho. Il porta son regard vers l'abbé, et découvrit alors qu'un autre des piliers de son existence venait de se fendre d'irréparable manière : l'homme qu'il avait toujours considéré comme le parangon de la retenue et de la civilité bouillait littéralement de colère et un rictus sauvage déformait son visage à la peau attendrie par le passage des ans.

– Frère Octavius, éructa-t-il, j'en ai assez de votre fanatisme à peine digne d'un paysan mal dégrossi. Voilà des mois que je supporte vos murmures et votre opposition larvée à mon autorité. Vous venez de dépasser les limites de la décence et de ma patience. Veuillez regagner votre cellule où vous serez consigné jusqu'à ce que je décide de la punition qui vous sera infligée. Et rendez vos clefs ! Frère Abal s'en chargera désormais, je vous relève de votre office.

Le géant se contenta de croiser ses bras musculeux sur son ventre.

– Ma famille vaut bien la vôtre, l'abbé, et les nobles verriers ont leurs quartiers de noblesse depuis Saint Louis. Je ne rendrai pas mes clefs. Je ne me laisserai pas enchaîner à l'intérieur des murs quand une tâche sacrée m'attend à l'extérieur. Je ne rendrai pas mes clefs.

Il marqua une pause et balaya la table d'un regard brûlant.

– Je ne suis pas non plus seul, reprit-il, à considérer votre attitude comme indigne de la robe que vous portez et de l'ordre que vous représentez.

Un éclair tombant au milieu de l'assemblée n'aurait pas foudroyé Guillaume plus violemment lorsque retentirent les premiers raclements des bancs sur les dalles de pierre. Un moine, puis deux, puis cinq puis treize, se levèrent alors. La moitié des profès était désormais debout et défiait l'abbé, tandis que novices et convers se faisaient tout petits de peur d'attirer l'attention. Devant une telle fronde, l'abbé rugit de fureur, mais que faire d'autre ? Maîtriser un homme seul était une tâche qu'il pouvait assigner à ses partisans, mais comment s'assurer physiquement de la moitié des moines sans déclencher une bagarre aux relents de guerre civile ? Pourtant, l'abbé se dressa à son tour dans une attitude qui n'avait plus rien de celle d'un homme ayant passé son existence entière dans la contemplation et la prière. Et c'est d'un ton martial qu'il s'adressa au frère prieur :

– Frère Brom ? Je veux trois hommes à chaque porte, je les veux armés jusqu'aux dents, et je veux qu'il soit entendu qu'ils pointeront ces armes sur le premier qui tentera de franchir l'enceinte.

Le jeune novice sentit les larmes lui monter aux yeux. Le malheur l'étouffait. Comment ce vieillard, ce modèle à la suite duquel il avait rêvé de poser des pas pleins de grâce et de vertu, pouvait-il soudainement se transformer en chef de guerre, en capitaine, appeler aux armes contre ses propres frères ? Les arbalètes étaient là pour abattre les sangliers qui s'attaquaient aux récoltes, pour tenir en respect les malandrins et caimants de passage. Pas pour menacer la vie des moines à l'intérieur de leurs murs.

L'abbé venait d'une famille ancienne dont les exploits guerriers avaient fait la réputation, nul ne l'ignorait au monastère. Ce qu'aucun, pas plus le pauvre Guillaume, n'avait cependant jamais réalisé, c'est qu'il était le fruit d'une longue éducation politique qui avait placé la maîtrise des armes au premier rang des sources du pouvoir, et que ses nombreuses années à la tête de la communauté n'avaient jamais affadi les enseignements dont il avait bénéficié dans son enfance. Il avait assis son autorité non seulement grâce à ses talents de diplomate, mais aussi en choisissant soigneusement les hommes qui lui seraient proches, fidèles à toute heure. Le prieur, comme ceux qui s'étaient dressés à sa suite pour exécuter l'ordre bien peu charitable de l'abbé, étaient des moines venus tardivement à la règle et à la contemplation. Tous étaient d'anciens laïcs, cadets de fortune, tous avaient manié l'épée et l'arbalète avant d'abandonner la violence du monde extérieur. Cette violence-là, pour autant, ne les effrayait pas. Et leur passé d'anciens soldats leur avait donné l'habitude d'exécuter les commandements de la hiérarchie sans états d'âme.

Dans le camp opposé, il y eut comme un flottement. Quatre moines se rassirent en baissant la tête et en murmurant des excuses. La plupart des autres affichèrent ouvertement la crainte que leur inspirait un renversement si inattendu des forces en présence. Frère Lucius, qui se tenait aux côtés du frère Octavius, se racla la gorge avec nervosité et tenta une conciliation :

– Allons, mon Père, nous n'allons pas voir le jour funeste où des moines abandonneront la prière pour tirer sur leurs frères, tout de même...

– Nous le verrons, rétorqua l'abbé, nous le verrons si ces frères abandonnent la prière pour se muer en vengeurs fanatiques prêts à prendre les armes et à se rebeller contre leur roi. Nous le verrons, soyez-en sûrs.

Il y eut un long silence. Puis les mutins, conscients d'avoir perdu tout avantage, acceptèrent la défaite, et, l'un après l'autre, ils se rassirent, le poil rabattu. Seul frère Octavius resta encore debout, farouche et les yeux luisants.

– Traîtres ! cracha-t-il à ses troupes penaudes, hérétiques et traîtres ! C'est ainsi que vous adorez votre Dieu ? En l'abandonnant au premier écueil ? C'est ainsi que vous montrez votre fidélité à votre cardinal, au Duc de Guise, à la Sainte Ligue ? Vous n'êtes que des vermines prêtes à ramper devant l'Antéchrist, que Dieu vous juge, aujourd'hui et à jamais !

Mais frère Lucius se contenta d'un vague signe de la main pour toute réponse, un signe qui pouvait aussi bien signifier qu'il en avait terminé avec cette histoire, ou qu'il faisait peu de cas des imprécations de son condisciple. La crise était passée. Frère Abal s'avança vers le frère Octavius et tendit la main. Ce dernier hésita encore, mais il n'avait plus le choix : il décrocha le trousseau de sa

ceinture et confia les clefs au nouveau cellérier. Puis, escorté du prieur et de deux moines à la carrure dissuasive, il quitta le réfectoire pour regagner sa cellule sans plus prétendre à la parole.

Guillaume se rendit alors compte que, durant tout le temps de cet incroyable affrontement, il n'avait quasiment pas repris son souffle, et que celui-ci lui manquait. Rouge et haletant, il regagna lentement contenance et balaya l'assemblée du regard. La crise était passée, oui. Mais elle avait laissé des traces. Certes — et quoique ce « certes »-là sentît le soufre —, la plupart des moines ne souhaitait rien d'autre que d'oublier ce à quoi ils venaient d'assister, et si possible pour d'aucuns l'idée même qu'ils avaient pu participer de près ou de loin à pareille rébellion. Mais d'autres, que ce fût du côté des mutins ou de celui des loyalistes, montraient toujours des signes de nervosité et d'une profonde contrariété. Des sourcils, encore, se tenaient froncés ; on malaxait la mie de son pain sans même y penser, mais avec une force qui ne présageait rien de bon ; on fixait un point devant soi, fusillant le vide du regard et retournant des pensées assassines. Il y avait là, le novice en prenait désormais conscience, le ferment de tempêtes à venir, d'oppositions sourdes qui éclateraient un jour avec une brutalité nourrie de nouvelles frustrations et de reproches accumulés. La paix de ce monastère jusque là épargné par les vicissitudes des conflits extérieurs était définitivement compromise. Guillaume ferma les yeux, et adressa une prière au Tout-Puissant.

Le roi, pendant ce temps-là, dormait comme un enfant, et il dormit jusqu'au petit jour. Au matin, il s'étonna bien de ne point voir venir la délégation monastique qui s'était annoncée la veille, l'abbé ayant jugé peu prudent de faire ouvrir les portes tant que la présence d'Henri III pouvait encore réveiller les instincts du loup si près de la bergerie. Mais le souverain avait d'autres préoccupations, et il se contenta de hausser ses nobles et étroites épaules, d'engloutir un petit déjeuner conséquent et de remonter sur sa fière cavale pour reprendre ses pérégrinations. Deux heures après le jour, il ne restait plus rien de Sa Majesté, de ses courtisans, de ses hommes d'armes et de ses tentes à l'élégance chamarrée qu'un tas d'ordures bien plus haut qu'à l'ordinaire, où les petits mendiants fouillaient avec l'assurance de faire des découvertes dont ils conserveraient longtemps le souvenir émerveillé.

Les convers s'activèrent pour rendre à nouveau l'enclave présentable à la venue des paysans, marchands et autres pèlerins qu'elle avait pour habitude d'accueillir, on reprit les travaux quotidiens, on sarcla le potager, on nourrit les cochons, on prépara les bergeries pour la fin de la transhumance qui approchait et qui verrait redescendre les moutons, parés de cloches et de pompons aux couleurs vives depuis les pentes de l'Aigoual, on fit tremper le cade pour en faire des pains de savon, on cueillit les baies des sureaux pour en tirer la potion sucrée qu'on donnait aux malades pour les fortifier, on ramassa les baies oranges des églantiers pour en trier les graines avant de préparer la confiture de gratte-cul, on vendangea les quelques hectares de vigne, on pressa les premières grappes pour les mélanger à l'eau-de-vie dans laquelle macéraient les guignes depuis le printemps, on mit le reste en tonneau pour l'année suivante.

L'ambiance restait délétère.

Frère Octavius n'avait pas reparu dans les parties communes. Consigné dans sa cellule depuis plus de trois semaines, il n'y voyait que les novices qui venaient lui porter sa pitance une fois par jour, une soupe claire, du pain et de l'eau. Les petits chuchotaient qu'il passait ses journées en prière, agenouillé comme un saint homme, mais Guillaume avait entendu le moine apothicaire et le préchantre plaisanter sur le sujet dans l'herbularius. Le premier, ayant visité une ou deux fois l'ancien cellérier pour lui porter quelque remède, avait pu constater que le saint homme avait les genoux fort peu calleux pour quelqu'un qui passait son temps en dévotions. Il avait d'ailleurs sermonné l'un des galapiats, un garçon nommé François et qui semblait tombé sous le charme de l'ancien cellérier au point d'avoir accepté de lui faire passer discrètement de la lecture, quand l'abbé avait tout interdit fors la Bible.

Guillaume en avait conçu du ressentiment à l'égard du moine rebelle : quoi, non content d'avoir détruit la paix de son cher monastère, voilà qu'il manipulait les jeunes esprits et profitait de leur douce naïveté pour se faire une réputation imméritée ? Comment justifier une telle attitude, qui sous-tendait que frère Octavius n'en avait pas terminé avec sa volonté d'insubordination ? Aussitôt, cependant que lui venait cette colère, le novice s'obligeait à pénitence avant même sa confession, bien marri de voir que son cœur n'était pas assez charitable pour pardonner au prisonnier cette mesquinerie ridicule. D'ailleurs, son vingtième anniversaire approchait, et il prononcerait ses vœux dans la foulée : il convenait qu'il chasse de son esprit toute trace de mauvaise pensée, afin qu'il entrât dans les ordres

aussi pur qu'on peut l'être lorsqu'on est un jeune homme que rien ne ravit plus que le chœur s'élevant gracieusement sous les voûtes de la chapelle pour louer le Seigneur de la beauté du monde qu'il avait offert à ses brebis.

Le dimanche suivant son anniversaire, en effet, lors de la Grand Messe, le Maître des Novices présenta le jeune homme à l'assemblée. Si le décorum de la cérémonie ne reflétait que de fort loin la solennité du rituel tel qu'on le pratiquait à l'abbaye mère de Cluny, c'est avec un sérieux sans pareil que Guillaume, désormais frère Paulus, prononça ses trois vœux et reçut sa coule. Abandonnant son nom, sa vie laïque et son enfance, le nouveau frère Paulus se donnait tout entier à la volonté de Dieu et à la règle de son ordre. Le vœu d'obéissance, en particulier, fut récité avec une ferveur absolue, nourrie d'une conviction que les derniers événements avaient encore renforcée. À la fin de la messe, on vint féliciter le nouveau moine profès avec un enthousiasme pour lequel le prieur fit montre d'une tolérance affectueuse. Frère Paulus découvrit à cette occasion qu'il bénéficiait d'une certaine popularité au sein de la communauté, et même frère Lucius vint lui baiser les joues en louant son cœur pur et la noblesse de son âme sans tache. Ce à quoi le jeune frère répondit en rougissant que la modestie doit être la seule qualité de celui qui se consacre au Seigneur, ce qui lui valut encore quelques tapes affectueuses qui mirent à mal ladite modestie.

L'attaque eut lieu dans la nuit, deux semaines plus tard.

Frère Paulus se réveilla en sursaut. Un moment désorienté, il tenta de rassembler les bribes du cauchemar qui l'avait assailli. La scène le hantait souvent, celle du moment où l'on abattait les agneaux pour la fête pascale, une boucherie que son cœur sensible supportait assez mal et où la vue du sang jaillissant des gorges tranchées lui faisait monter l'estomac aux lèvres. Cette fois, le rêve l'avait fait bourreau, et le cri de la bête sacrifiée avait sonné à ses oreilles comme un hurlement humain.

Fût-ce le bruit léger de pas dans le couloir, le clair tintement d'un fer sur la pierre, ou simplement un lointain cri étouffé, frère Paulus se dressa tout un coup sur son châlit, avec la conscience aiguë du malheur à sa porte. Sautant sur ses pieds, il alluma sa chandelle et précautionneusement, entrouvrit la porte de sa cellule. Dans le couloir, personne, mais il entendit au loin le bruit d'une lutte et se glissa le long du mur pour s'approcher et voir. Sur son passage, les portes voisines s'ouvraient un instant sur un visage figé par la peur, une main qui se signait avec frénésie, une bouche tordue d'angoisse qui jetait des prières comme on conjure le sort. Il leur faisait signe de refermer et de rester à l'abri ; confits d'angoisse, ils n'auraient fait que courir au désastre. Quelques silhouettes, pourtant, se faufilèrent derrière lui, venues du couloir des novices : les garçons, avec l'intrépidité de la jeunesse, étaient dévorés de plus de curiosité que de peur. Frère Paulus tenta de leur faire regagner leurs cellules, craignant pour leur sûreté, mais ils firent semblant de ne pas comprendre ses signes frénétiques, et le bruit venant du cloître allait augmentant. Levant les yeux au ciel, frère Paulus leur signifia alors de le suivre en restant derrière lui, chose que, miraculeusement, ils saisirent du premier coup.

Lorsqu'ils parvinrent assez près de la galerie, la lueur de torches brandies éclaira une scène effroyable : une demi-douzaine d'hommes d'armes s'attaquait à la porte qui menait aux appartements de l'abbé. Que ce fut parce qu'il avait été prévenu de la menace ou parce qu'il aimait à user de son privilège, l'abbé, heureusement, l'avait soigneusement bâclée et les spadassins n'avaient pas emporté de hache ; ils s'attaquaient au lourd panneau de chêne à coups d'épaule et de dague, ce qui pour l'instant paraissait de peu d'effet. Frère Paulus hésita sur le parti à prendre : crier pour appeler à l'aide lui semblait peu judicieux avec les enfants accrochés à ses basques, mais il songeait encore à courir prévenir le prieur en passant par les galeries intérieures lorsqu'une cavalcade retentit sur sa droite. D'un couloir adjacent jaillit alors le frère Brom en personne, flanqué d'une dizaine de moines armés jusqu'aux dents. Un cri d'alarme retentit chez les bretteurs et ils se portèrent à la rencontre de leurs assaillants. Si les attaquants étaient moins nombreux que les moines, c'étaient des hommes entraînés, et le chamaillis fut d'emblée d'une grande brutalité. Les épées s'entrechoquèrent, les cris de rage, de frustration ou de douleur résonnèrent dans la galerie. Frère Brom s'avéra être un adversaire redoutable : outre sa maîtrise de l'escrime, sa taille et son allonge lui permettaient de tenir à distance deux hommes à la fois. Il exécutait la flanconade avec une perfection rare, enchaînait les froissements, allant à la parade sans céder un pouce de terrain, visant les avancées pour affaiblir son opposant, et d'une manière générale, faisait montre d'un courage qui éblouissait les petits qui avaient quitté l'abri de frère Paulus pour encourager leur héros de la voix.

Les autres cependant étaient plus à la peine. Sans doute moins dégrossis dans l'art de l'épée, et l'ayant remise au râtelier depuis fort longtemps, deux d'entre eux saignaient déjà en abondance et reculaient devant les assauts des ferrailleurs. De nouveaux moines, alertés par le bruit, accouraient sur le lieu du combat, mais il ne leur venait pas à l'idée d'intervenir : tout ce que l'abbaye comptait d'anciens soldats était déjà sur le champ. Frère Paulus songea alors qu'il avait, enfant, été habile à tirer le caillou sur les grives. Il quitta la galerie pour ramasser au jardin quelques-unes des pierres qui y servaient à border les massifs de fleurs. Les deux premiers tirs manquèrent leur cible, le second passant même dangereusement près de frère Brom. Frère Paulus prit une longue inspiration, se concentra et frappa : cette fois, la caillasse atterrit violemment sur un crâne. L'homme de main tituba, et le frère avec lequel il croisait le fer en profita pour lui plonger la lame dans le cœur. Des cris d'enthousiasme montèrent dans le dos du jeune profès et un instant plus tard, les novices s'égaillaient dans le jardin, une pluie de pierres et de cailloux s'abattait sur les combattants, pas toujours avec bonheur mais avec une telle abondance que personne ne songeait plus qu'à rompre pour se mettre à l'abri.

Le repli, cependant, fut fatal aux spadassins. Libérés de la crainte de toucher l'un des siens, les tirs de frère Paulus se firent ravageurs, deux hommes tombèrent coup sur coup et le dernier debout, se voyant en détestable posture, préféra prendre la fuite. Les novices lancèrent un cri de rage, et poussés par le démon qui enflammait leurs jeunes esprits de l'ardeur du combat, ils se jetèrent à sa poursuite. Frère Brom et frère Paulus crièrent d'une seule voix pour les retenir, mais trop tard. Les enfants rejoignirent le fuyard au moment où celui-ci s'accrochait à la corde qui, jetée par-dessus le mur d'enceinte, avait servi aux assaillants à pénétrer le monastère. L'homme bondit d'un mouvement fluide, son bras libre eut un geste large, l'acier brilla sous la lune, puis il se retourna vers la paroi qu'il escalada comme un singe de bateleur, avant de sauter dans l'ombre protectrice de la muraille. Lorsque les moines rejoignirent les petits, suivis de près par un abbé bouleversé de colère, trois d'entre eux regardaient avec des yeux écarquillés par l'effroi, les bras ballants et ne sachant que faire, leur camarade qui gisait sur le sol, ses mains blanches tentant de retenir le flot qui jaillissait de sa gorge ouverte. Avec, dans le regard qui s'embrumait, une profonde, une terrible incompréhension devant le sort qui lui était échu. Le temps de voir arriver le frère apothicaire, qui de toute façon n'avait pas de miracle à proposer du fond de ses fioles, les frères virent son dernier souffle former une bulle d'un rouge irisé sur sa trachée ensanglantée, qui enfin éclata, emportant avec elle l'âme du garçon. L'abbé, en sanglotant, entama la prière aux morts et peu à peu, toutes les voix se joignirent à la sienne. Lorsque retentit l'Amen, plus un œil n'était sec et le ciel, sans doute en accord avec la tristesse qui poignait les cœurs, creva alors de la première des grandes pluies d'automne, mêlant ses larmes à celles des moines et des novices.

A SUIVRE...